

## QUINZIÈME FESTALE (427)

1. «Venez encore, soyons dans l'allégresse de la fête pour le Seigneur.» Oui, bien-aimés, voici venu le temps de célébrer la fête, et de bien nous rassembler pour un grand festin spirituel; disons même, d'accorder gracieusement nos cris à la lyre du psalmiste : «Prends tes délices dans le Seigneur, et il te donnera tout ce que réclame ton coeur.» Nous accomplirons ce qui est ordonné, sans nous engraisser l'estomac de fins ragoûts, ni nous embrumer l'intelligence en buvant coupe sur coupe au-delà de toute mesure; mais en nous régaland plutôt des saintes paroles divines, en élargissant l'oeil de la pensée pour acquérir une tempérance toujours meilleure et plus haute que précédemment, et en nous avançant alors, en quelque sorte, jusqu'aux cimes élevées de la vision de Dieu. Notre ambition obtiendra ainsi, avec l'assentiment de Dieu, de pouvoir vaincre les obstacles et nous montrer supérieurs aux passions les plus repoussantes.

Quand on veut ainsi célébrer la fête avec splendeur, ce qui conviendrait à juste titre, ce sont les paroles qui donnent de l'élan pour vivre une admirable vie en Christ. Le divin chantre nous en donnera, je pense, un témoignage suffisant; il dit : «Sonnez de la trompette pour la néoménie au jour glorieux de votre fête.» J'ajouterai, pour le prouver avec le plus d'évidence, l'antique oracle qui s'y rapporte. Car il dit au très saint Moïse :~ Si vous partez en guerre sur votre terre contre des adversaires qui vous font obstacle, et si vous faites un signal avec les trompettes, vous serez rappelés à la mémoire du Seigneur et sauvés de vos ennemis. Et aux jours de votre joie, dans vos fêtes et vos néoménies, vous sonnerez des trompettes pour les holocaustes et pour les sacrifices de vos autels, et ce sera pour vous un rappel à la mémoire de votre Dieu. Je suis le Seigneur votre Dieu.»

Ce n'est pas en vain que la Loi nous a rendu cet oracle. A travers figure et énigmes, elle nous emmène pour ainsi dire par analogie vers la vérité : après avoir présenté ces événements visibles comme une image matérielle, elle établit l'oeil subtil de la pensée plus haut que le domaine des sens. Tu comprendras mes paroles si tu apportes l'attention la plus aiguë à ce que je viens de dire. Dans les temps plus anciens, la guerre était de sang et de chair. Moabites et Madianites, et en outre d'innombrables autres peuples, tout ce qu'il y a de plus belliqueux : habitaient le voisinage de la terre des juifs et y faisaient continuellement des incursions par surprise. Les Juifs devaient sans cesse y résister et les repousser, et dans leur intérêt, comme dans celui de leurs femmes et de leurs enfants, ils avaient à coeur d'être réputés bons combattants. Nous estimerons donc que le son de la trompette ne s'est pas trouvé sans profit, pour les anciens, dans la pratique de la guerre.

Mais c'est assez pour ce qui les concerne. Pour nous, qui sommes habituellement réputés par la foi au Christ, la guerre n'est pas de sang et de chair, et il n'est pas question d'une démonstration de force physique. «Car l'équipement de notre armée n'est pas charnel,» comme le dit Paul; mais nous, désormais, c'est une guerre sacrée et sainte que nous entreprenons, contre ceux-là même qui ont vaincu autrefois, et contre toute passion qui est en nous. Que sonne donc la trompette intelligible, c'est-à-dire la proclamation perçante de la sainte Ecriture divinement inspirée, et qu'elle excite le bien portant habile à la guerre à acquérir le plus de force, qu'elle l'avertisse qu'il lui convient de se détourner de la lâcheté. Dieu le dit clairement par la voix d'un prophète : «Proclamez ceci parmi les nations : Sanctifiez la guerre, excitez les combattants; avancez-vous et montez, tous ceux qui guerroyent, taillez vos charrues pour en faire des glaives, et vos faucilles pour en faire des lances. Le faible, qu'il dise : je suis vigoureux.»

Tu entends comme il a déclaré saint le combat, et ne laisse pas dans la faiblesse ce qui est sans gloire et sans force, sachant combien ceux qui se font accuser de lâcheté ont du mal à s'en laver. Mais qu'est-ce que la parole prophétique veut encore nous indiquer, lorsqu'elle nous recommande vivement de tailler les charrues pour en faire des glaives, et les faucilles pour en faire des lances ? Examinons-le. On peut dire que les charrues et les faucilles, le glaive et la lance sont les uns les outils les plus utiles aux agriculteurs, les autres les outils adaptés précisément aux besoins de la guerre. Disons-nous donc que la Loi veut nous faire sortir d'une vie paisible, adonnée aux travaux, et nous ordonne plutôt de choisir, à la place d'une vie si digne, une vie sauvage et belliqueuse ? Comment ne serait-ce pas choquant à concevoir ? C'est là, je pense, une sottise accusation et un raisonnement tordu. Car la Loi de Dieu nous enseigne toujours de faire des choses admirables, et ne nous en détournerait jamais pour nous faire choisir un acte répréhensible. Examinons donc, si vous voulez, ce que signifie transformer la charrue en glaive et la faucille en lance.

Il semble que la Loi nous suggère avec finesse que pour ceux qui ont été justifiés dans le Christ et sanctifiés dans l'Esprit, qui se sont chargés de faire la guerre aux passions et au péché,

le moment est désormais venu de ne pas se complaire dans les soucis terrestres en se laissant convaincre de temporiser, au point de paraître peu pressés d'accomplir des actions meilleures et plus convenables; mais plutôt de transformer les efforts faits dans les choses terrestres, pour les consacrer à l'accomplissement de la vertu, même si la victoire ne se présente qu'au prix d'un combat; et aussi, de dompter les passions qui sont en eux-mêmes, de se montrer volontiers supérieurs à l'hésitation, et de s'équiper de toutes les armes spirituelles. C'est ainsi que Paul le très sage prépare à nos yeux le combattant le meilleur et le plus fort, en disant : «Tenez-vous les reins ceints dans la vérité, le torse revêtu de la justice, et les pieds chaussés pour annoncer promptement l'évangile de la paix; prenez en toutes actions le bouclier de la foi, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais, et recevez le casque du salut et le sabre de l'esprit, qui est la parole de Dieu.» Le meilleur combattant s'honorera donc de porter un splendide équipement, et il remportera une réputation à la hauteur de son combat en choisissant les pensées et les actes propres à manifester sa vaillance, et en optant sans délai pour tout acte excellent. Il sera sage, sensé, docile, et obéissant aux lois divines.

2. Quels sont ceux qui mènent une vie contraire à celle dont je parlais, et qui sont pour cela chassés de la foule sacrée des saints ? C'est encore le Dieu de l'univers lui-même qui nous l'expliquait en disant à Moïse le médiateur : «Ordonne aux fils d'Israël : qu'ils chassent du camp tout lépreux, tout homme atteint de perte séminale, tout homme impur à cause d'un mort, hommes et femmes, chassez-les du camp; et ils ne souilleront pas leurs camps où je réside avec eux.» Tu entends comme il a dit qu'il faut renvoyer du camp tout lépreux, tout homme atteint de perte séminale et tout homme impur à cause d'un mort, et qu'il dit que leur présence allait faire accuser de souillure aussi les autres, si on ne les éloigne pas au plus vite des combattants ? Et pourquoi donc cela ? dirais-je pour ma part avec raison; et même, je pense que tout un chacun serait aussi dans l'embarras, et se demandera pour quelle expiation Dieu décidait que le faible devait subir une peine.

N'est-il pas préférable, en effet, que celui qui préside à la sainteté et à la justice traite avec douceur ceux qui ont subi des malheurs non voulus, et, puisqu'ils ont eu un sort misérable, ait également pitié de leur condition et ne laisse personne les blâmer pour ce qu'ils subissent ? Car la lèpre, les ennuis dûs à l'écoulement naturel de sperme, et les léthargies involontaires sont des choses qui arrivent aux corps humains, et ne sauraient être reprochés à ceux qui en sont atteints : personne, je pense, n'est malade volontairement. Au contraire : même si l'on fait partie des gens admirés pour leur richesse, on préférerait céder tous ses biens à la fois à ceux qui vous promettaient de vous débarrasser de ces maux. Comment serait-il donc question d'accuser ou d'accabler les malades parce qu'ils sont en proie à des maux aussi terribles ? Des moeurs corrompues, une volonté malade d'un penchant effréné pour les turpitudes et qui choisit de mépriser le bien, voilà ce qu'on aurait le droit de châtier. Mais s'il n'en va pas ainsi par nature, si l'on vient à subir cela contre son souhait, on devrait échapper, je pense, à la raillerie, et il n'est pas juste d'encourir le blâme de la Loi.

Et bien, que répondre à cela ? La Loi a-t-elle été injuste envers les lépreux, ou encore a-t-elle appliqué aux autres une sentence rigide, en négligeant de rechercher ce qui convient ? Non, tant s'en faut ! Car il est écrit : «La Loi est sainte, le commandement est saint, juste et bon.» Mais comment comprendre cela ? Si on le demande, voici ce que nous disons : le commandement donné aux anciens par la voix de Moïse a transmis la beauté de la vérité par le moyen de la figure et de l'ombre, et le sens de ce qui est caché à l'intérieur pour l'intelligence était splendidement figuré à travers les faiblesses corporelles. Car le texte de la Loi compare à des lépreux ceux qui sont changeants et versatiles pour ce qui se rapporte aux moeurs, qui sont tissés d'innombrables méchancetés et ne portent attention qu'à eux-mêmes. Il déclare atteint de pertes séminales celui qui ne peut contenir son amour de la chair, vaincu sans fin par des excès honteux, si bien qu'il a l'air d'être atteint justement du mal de l'écoulement séminal involontaire. En outre, le texte a en horreur celui qui est impur à cause d'un mort, c'est-à-dire qui a choisi de souffrir et de se lamenter à l'excès pour un mort.

Donc, revenant en arrière et renouant pour ainsi dire le fil de notre propos, en suivant la nature de notre sujet et en considérant le sens le plus intérieur des textes, voici ce que nous disons : ils sont faibles pour le combat, et nullement préparés à se montrer supérieurs aux passions, ceux qui choisissent de souffrir d'une multiplicité de vices. Voilà ce qu'est la lèpre et le mal qui s'y attache. Mais ils ne risquent pas non plus d'être inscrits parmi les phalanges des saints, ceux qui ne se maîtrisent pas et se soumettent à des plaisirs inconvenants. Et ils sont à renvoyer de surcroît, ceux qui montrent une douleur immodérée pour les morts disparus une fois pour toutes. Car c'est là un outrage fait à Dieu, qui avait pourtant proclamé clairement par la voix des saints : «Les morts ressusciteront, ceux qui sont dans les tombeaux seront éveillés.»

Soyons donc courageux, puisqu'il faut, dis-je, nous montrer supérieurs aux passions : c'est ainsi qu'on sera inscrit parmi ceux qui jouissent habituellement d'une bonne réputation; et une fois au nombre de ceux qui ont été choisis pour leurs mérites, on obtiendra vraiment la gloire tant désirée. Qu'on ne soit pas effrayé de l'effort, même si l'on trouve rude le chemin de la vie qu'on loue, et même si la voie de la vertu s'annonce difficile et escarpée, quand les efforts apparaissent avant la gloire. Non ! il n'est vraiment pas possible, si l'on ne dépense que très peu de peine, de mettre à son actif les succès les plus recherchés : au contraire, on voit que les résultats s'attachent toujours de manière proportionnelle aux efforts.

C'est avec de tels propos que Pauli l'inspiré nous pousse à désirer la vertu. Car il a établi comme modèle, ainsi qu'il a coutume de le faire, «la cause première et l'achèvement de notre foi, Jésus, qui, au lieu de la joie qui lui était promise a enduré la croix en méprisant la honte.» De quelle manière et dans quelles circonstances le Verbe a enduré la croix pour nous en se livrant lui-même à l'anéantissement bien qu'il fut Dieu par nature, eh bien ! disons-le en élevant brièvement notre exposé vers les hauteurs, et en le faisant descendre pour être utile, vers ce qu'on appelle l'anéantissement volontaire.

3. Engendré de Dieu le Père d'une du Fils manière indicible qui dépasse l'intelligence, le Fils est en lui et de lui, par nature. Quand nous disons qu'il a été engendré, qu'on comprenne cela au-delà des lois des corps, et qu'on laisse loin en dessous la petitesse des représentations qui s'y attachent, pour se faire une idée du divin infiniment supérieure à la nature du corps, et qu'on se mette bien en tête qu'il possède une gloire incomparable, bien au-dessus de tout être créé. Nous l'admettrons donc, sans suivre du tout les lois qui nous concernent, qui veulent que pour ce qui a été engendré l'inexistence totale précède l'enfantement, et que le non-être apparaisse, si l'on peut dire, avant la venue à l'être. Car c'est là une sottise, et la preuve évidente d'une stupidité qui atteint des sommets. En effet, si notre raisonnement s'occupait de corps ou de ce qui nous concerne, il n'y aurait rien de déplacé à leur attribuer les propriétés des corps et tout ce qui arrive naturellement à des êtres soumis à la naissance et à la corruption. Car l'inexistence totale précède on le sait la venue à l'existence. Il faut admettre en outre des divisions provenant de celui qui a engendré, pour former la part propre de celui qui a été engendré.

Mais s'agissant de la substance qui est au-dessus de toutes les autres, qui dépasse tout être créé, comment ne serait-il pas parfaitement insensé d'admettre des divisions et des coupures, et de chercher une génération dans le temps ? Pauvre homme, laisse cette sottise ! Prête l'intelligence la plus déliée possible à ces considérations, et tu sauras la vérité. Ou bien sache que tu outrages la nature divine en lui attribuant les propriétés des corps et en rabaisant l'excellence qui est en haut, au-delà de tout créé, vers une opinion plus honteuse que celle qui devrait lui revenir et qu'on croirait lui appartenir !

En effet, puisque le Père est toujours Père, et ne passe pas dans le temps d'une génération en puissance à une génération en acte, il faut bien que coexiste toujours avec lui celui à cause duquel il est Père. Car «au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu,» selon les Ecritures. Pour celui dont on dit «il était» sans rien ajouter avant, où la course de notre pensée s'arrêtera-t-elle, à quel terme aboutira-t-elle, si l'intelligence voulait poursuivre ce « il était» dans des sortes de représentations subtiles ? Donc le Verbe a été engendré, et «il était Dieu;» mais il n'a pas été engendré selon la nature du corps, qui ferait concevoir une altérité totale entre l'engendré et l'engendreur. Nous avons employé par nécessité le mot de génération comme il en va pour nous, pour signifier que le Fils unique de la substance de Dieu le Père a brillé comme la lumière d'une lampe, qu'il a une subsistance propre et qu'on le pense comme existant par lui-même. Mais parler de cela est totalement impossible. Car il ne s'est pas constitué une fois pour toutes hors de la substance de celui qui l'a engendré, mais il existe dans le Père et montre dans sa propre nature celui qui l'a engendré : voilà pourquoi il est adoré et glorifié avec lui ! Et comme il est consubstantiel et égal en gloire, il est nécessairement égal en action et en force. Puisque le saint Esprit subsiste avec eux à nos yeux pareillement, et que comme eux il est déclaré Dieu et concourt avec eux, notre foi en la sainte Trinité sera juste et irréprochable.

Donc celui qui resplendit vivement des prérogatives de Dieu le Père, celui par qui tout a été porté à l'être, «ne considéra pas comme une proie d'être à égalité avec Dieu», selon ce qui est écrit, «mais il s'est anéanti lui-même, prenant forme d'esclave, venant dans la ressemblance des hommes; et trouvé homme à son aspect, il s'est humilié, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.» En effet, bien qu'il fût en son pouvoir de s'appuyer avec splendeur sur sa propre excellence, de jouir pleinement de l'égalité avec le Père et de briller sur le siège de la divinité; il est descendu volontairement vers notre espèce, sans léser en quoi que ce soit sa propre nature en assumant ce qui lui est inférieur, mais au contraire en apportant ce qui manquait. Car il n'était pas convenable, et même c'était très dangereux que de concevoir et de dire que la nature

humaine pourrait surpasser la nature divine indicible, lui imposer sa laideur et la faire descendre de sa propre excellence. Ce qui est sage, à mon avis, c'est de considérer que notre condition cédera devant la nature de la divinité : elle se transportera en une condition incomparablement supérieure, vaincue par la gloire de ce qui la surpasse.

De fait, il est des plus absurdes de voir, quand il s'agit des créatures de Dieu, celles qui ne sont pas particulièrement belles être arrangées par le mélange et le rapprochement avec d'autres qui leur sont supérieures, et de penser que Dieu, quand ils est approche de la nature humaine d'une manière que lui seul connaît, n'a pu y imprimer aucune de ses propriétés, et a subi lui-même dans sa propre nature un dommage contraire à sa dignité. Le soleil, lui, qui lance ses rayons jusque dans les bourbiers et les marécages, gardera son éclat totalement pur; et la nature divine, sans mélange, au-dessus de tout, que ne saurait atteindre aucune des passions habituellement nuisibles, comment pourrait-elle être lésée par un contact avec ce qui lui est inférieur ? Ne va-t-elle pas s'élever au-dessus de la nature qui lui est inférieure, et l'illuminer de ses propres bienfaits pour la faire passer à un état incomparablement meilleur ?

Eh bien ! au lieu d'admirer avec respect, comme c'est leur devoir, de si vénérables choses, certains font les fanfarons et sont atteints d'un haussement de sourcils maladif; ils s'imaginent défendre la gloire divine en dénonçant la laideur d'une si parfaite économie. Car ils n'accueillent pas le mystère : riant grossièrement, ils estiment que tout cela est parfaitement insensé, et déclarent que nous nous aventurons dans de vains badinages. Ils ne voient pas qu'en accordant une confiance parfois peu critique à leurs propres guides en ce qu'ils veulent bien penser ou dire, en donnant du : «C'est lui qui l'a dit,» et en substituant leurs propres pensées aux jugements divins, ils accumulent sur leur propre tête un sort qu'il leur sera bien difficile d'esquiver; et ils refusent d'attribuer à la nature divine ce que les hommes ont appris à honorer.

Mais ils se sont pourvus, croient-ils, d'un raisonnement fort sage ! Ils disent : Comment se fait-il que l'intelligence sans mélange, totalement libre de toute quantité et de toute délimitation, se soit retirée dans le corps d'un seul homme ? Pour moi, je les loue de mettre le divin en dehors d'une quantité corporelle : j'en conviendrai aussi; mais je n'en déclare pas moins aux partisans de cette opinion : Oui, nous disons que la nature du Verbe n'est pas circonscrite, même quand on dit qu'il a habité dans le corps pris de la sainte Vierge comme en un temple saint; mais il remplissait les cieux en tant que Dieu, comme la terre et ce qu'il y a dessous, sans omettre aucun être. Et avec cela, il était aussi homme. Quant à savoir comment et de quelle manière, si tu ne peux le penser, cède devant ce qui dépasse l'intelligence, gratifie d'un silence nécessaire ce qui dépasse la parole. Tu auras bien d'autres sujets d'ignorance à admettre : sur quoi la terre repose-t-elle ? Quel est le fondement du ciel ? Comment a été constitué le chœur des astres, comment parcourt-il son chemin vers le haut et au sommet ? Si quelqu'un veut traiter chaque point, il lui faudra, je crois, bien des paroles pour aligner devant toi ses explications.

Mais ils déclarent que c'est une vile action, pour Dieu qui est au-dessus de tout, de devenir comme nous. Tu lui reproches donc, parce qu'il aime les hommes et qu'il est bon par nature, de s'être soucié plus qu'il ne convenait de nous être profitable. C'est vrai, c'est une chose vile pour Dieu d'être devenu comme nous; cela s'appelle l'anéantissement. Mais la logique de sa douceur envers nous écartera ce grief. Mettre en accusation ce qu'il aurait fallu admirer, n'est-ce pas parfaitement impie ? Voici ce que tu vas dire au poseur de questions : Dis-moi, qu'est-ce qui était préférable pour Dieu, et plus approprié à sa gloire : n'avoir aucun égard pour notre état, et ne faire aucun cas des absurdités dans lesquelles l'homme était tombé ? Ou bien à l'inverse, le sauver plutôt et le juger digne du soin qui convenait ? Comment les gens sensés douteraient-ils alors qu'il était préférable et plus convenable, pour celui qui est réellement bon par nature, de distribuer les bienfaits de sa propre douceur à ceux qu'il a fait venir à l'être ? Comment peut-on encore l'en accuser ? Comment certains peuvent-ils se moquer de l'économie parce qu'elle est sans reproche ?

Mais nous laisserons aux médecins le soin de savoir comment ils peuvent adoucir la sauvagerie de leurs passions; pour nous, allons-nous reprocher à Dieu de ne pas avoir ignoré le chemin par lequel il viendrait prendre soin de nous ? Aurons-nous la sottise de croire qu'il a manqué le bon raisonnement, et que l'intelligence humaine avait des vues plus convenables ? Allons, dis-moi, n'allons-nous pas nous débarrasser de cette démence ridicule ? Écoute donc Dieu qui sait tout, nous dire clairement : «Car mes projets ne sont pas comme vos projets, ni comme vos chemins mes chemins; mais comme le ciel est éloigné de la terre, ainsi mes chemins sont éloignés de vos chemins, et vos pensées de mes pensées.» Oui vraiment, autant il domine par nature notre condition, autant sa pensée sera absolument meilleure. Il n'a pas besoin d'examiner pour voir la route à suivre en tout ce qu'il a à faire : il choisit immédiatement son dessein, dès ses premières pensées, et l'accomplit. «Car rien, non, rien n'est fautif en Dieu, il

réussit toute chose » selon ce qui est chanté sagement par les anciens. Mais s'il te plaît et te tarde d'apprendre aussi la raison de l'Incarnation, je vais vaincre mes hésitations pour l'exposer, et la dire en peu de mots.

4. Le créateur de toutes choses faisait dès le commencement l'homme incorruptible et indestructible, affranchi sur ce point des lois de sa propre nature, et par suite établi hors des troubles. Car il est inévitable que des êtres soumis à la naissance souffrent de corruption : avoir pour sort de commencer à être fait entraîne infailliblement la nécessité de finir. Mais puisque le Créateur voulait qu'il en fût ainsi pour l'homme, en plus de l'indestructibilité, il imprimait aussi dans l'être vivant la connaissance de tout bien et l'élan vers la vertu. Puis, en lui donnant le pouvoir de faire ce qu'il voulait, il le gratifiait de la gloire qui convient à des êtres libres. Car il fallait, oui, il fallait que la vertu apparaisse en nous comme le résultat d'un choix .

Ensuite, ayant glissé vers le péché à cause des tromperies du diable, ayant fait peu de cas des lois qui lui avaient été données, il était condamné à mort, et à cause de ses transgressions il souffrit lui aussi de la corruption. Comme l'artisan voulait remodeler l'être vivant tel qu'il était au commencement, et qu'il voulait le débarrasser à la fois de la corruption et du péché, il lui définit une loi par Moïse; il a parlé par les saints prophètes. Mais notre condition n'en restait pas moins en butte à de multiples griefs. C'est pourquoi les hommes l'appelaient lui-même à venir du ciel en disant : «Seigneur, incline tes cieux et descends.» Comment donc Dieu devait-il se rendre visible aux habitants de la terre ? Avec sa gloire à nu, sans rien pour l'obscurcir ? Mais qui aurait pu soutenir une vue si vénérable et difficile à supporter ? J'entends même l'un des poètes des Grecs, pourtant entraînés dans l'erreur polythéiste, dire : «On peine à supporter l'apparition des dieux.»

Voir la gloire de la nature sans mélange se montre clairement au-delà des limites de l'humanité : tu vas le savoir par ceci. Dieu est descendu sous la forme du feu sur la montagne appelée Sinai. Il parlait alors aux fils d'Israël, par la médiation de Moïse le très sage. Mais Israël, qui ne supportait pas cette vue, suppliait par ces mots : «Parle-nous, toi, mais que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous mourions.» Donc, comme les fils d'Israël frissonnaient de peur et disaient sans détour qu'ils auraient le plus grand besoin d'un médiateur pour être guidés, le législateur a pris cette décision et, présentant aux anciens le ministère de Moïse comme une figure de celui qui allait venir par le Christ, il nous promettait d'apparaître lui-même clairement au temps voulu, en disant : «Tout ce qu'ils ont dit est juste. Je ferai lever pour eux un prophète parmi leurs frères, comme toi; et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je leur ordonnerai.» Comme le Fils était le maître des prophètes, il l'appelait prophète pour rester dans les limites de l'humanité, car l'économie est indicible.

Donc, afin qu'il devienne comme Moïse, c'est-à-dire homme, médiateur entre Dieu et notre condition, il a porté le corps humain; et «il a pris la semence d'Abraham,» conformément aux Ecritures, pour que ce qui est vie par nature chasse la corruption qui s'était abattue sur les corps humains à la suite de la malédiction, et emmène tout le monde dans la connaissance de Dieu, la continence, le courage, l'endurance, le choix de faire et de penser tout ce qui nous rend zélés et nous remplit des dons divins.

Mais Israël a ignoré cette économie, bien que les prophètes eussent proclamé clairement le mystère qu'il y avait là. En effet, l'un disait : «Soyez forts, mains relâchées, et genoux distendus; implorez, vous qui avez des pensées timides, soyez forts, ne craignez pas !» – «Voici votre Dieu voici le Seigneur qui vient avec force, et son bras avec puissance. Comme un pasteur il paîtra son troupeau, il rassemblera ses agneaux.»

Et un autre, Ezéchiel, le meilleur des prophètes : «Le Seigneur dit ceci : voici que je vais juger entre le bétail fort et le bétail faible. Sur vos côtés et vos épaules vous écartiez, et de vos cornes vous frappiez, et vous écrasiez tout le reste; et je sauverai mon bétail, et il ne risque plus de servir de butin; et je vais juger entre bélier et bélier, et je ferai lever sur eux un seul pasteur, et il les mènera paître, mon serviteur David. Et il sera pour lui un pasteur, et moi le Seigneur je serai leur Dieu, et David sera chef au milieu d'eux. Moi le Seigneur j'ai parlé, et je conclurai avec David une alliance de paix, et je ferai disparaître les méchantes bêtes sauvages de la terre.»

L'entends-tu partout appeler David le Christ qui est de la descendance de David selon la chair, lui qui sera aux temps voulus le berger des fils d'Israël ? Songe en effet qu'au temps où parlait le prophète, David n'était plus parmi les vivants : cela faisait bien longtemps, en effet, qu'il était déjà mort. Mais de même que l'Écriture a coutume d'appeler Jacob les descendants de Jacob, ou Israël ceux d'Israël de même elle appelle David le Christ qui est de la descendance de David selon la chair.

L'ayant ignoré, ils l'ont crucifié. Et lui, qui pouvait fuir la souffrance, car on ne saurait faire violence à Dieu, s'offrait lui-même aux mains des meurtriers, afin que ressuscité des morts il donne la claire certitude, et avant tout à ceux qui l'avaient crucifié, qu'il était vie par nature en tant

que Dieu. Il est descendu dans notre condition afin de nous rendre plus forts que la mort, et déjà vainqueurs de la corruption.

Donc, puisque le Christ a souffert pour nous, qu'il a réduit à néant la mort et déposé le péché sans gloire et impur, puisqu'il est ressuscité et monté aux cieux et qu'il doit bientôt venir, car il descendra et «jugera le monde avec justice,» selon ce qui est écrit, eh bien ! effaçons toute souillure qui vient du péché, aimons la continence, portons avec endurance le fruit de l'amour mutuel, usons de pitié envers les nécessiteux : c'est l'amour des pauvres. Souffrons avec ceux qui sont dans les liens, ceux qui sont maltraités, comme si nous l'étions nous-mêmes dans notre corps. Et avant toute chose, gardons en nous une foi juste et irréprochable. Alors, oui, alors notre jeûne sera pur; nous commencerons le saint Carême au vingt-sept du mois de mechir, et la semaine de la Pâque salutaire le deux du mois de pharmouthi; nous cesserons les jeûnes le sept du même mois de pharmouthi, en fin de soirée, selon les traditions apostoliques ; et nous célébrerons la fête à l'aube du dimanche qui suit, le huit du même mois, et nous ajouterons à la suite les sept semaines de la sainte Pentecôte. Ainsi, oui, ainsi les paroles divines feront de nouveau nos délices, dans le Christ Jésus notre Seigneur, par qui et avec qui gloire, honneur et puissance soient au Père avec le saint Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.